HAL
open science

L'épée inscrite de Boston (K. 1048, 1040-41 de notre ère)

Gerdi Gerschheimer, Brice Vincent

▶ **To cite this version:**

Gerdi Gerschheimer, Brice Vincent. L'épée inscrite de Boston (K. 1048, 1040-41 de notre ère). Arts Asiatiques, 2010, 65 (1), pp.109 - 120. 10.3406/arasi.2010.1708 . halshs-02477464

HAL Id: halshs-02477464

https://shs.hal.science/halshs-02477464v1

Submitted on 13 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Arts asiatiques

L'épée inscrite de Boston (K. 1048, 1040-41 de notre ère)

Gerdi Gerschheimer, Brice Vincent

Abstract

A gilded bronze sword, kept in the Museum of Fine Arts of Boston (Massachusetts) since the beginning of the 1970s, bears a short inscription of two lines in Old Khmer. A new reading of the inscription allows one to correct previous publications. A wrong reading, among other factors, has led to date the sword 862 saka/ 940 AD (under Jayavarman IV), and thus to provide "hard evidence for [the] use [of mercury-gilding for Khmer artifacts] during the tenth century". In fact, the inscription clearly bears the date 962 saka/1040-41 AD (under Suryavarman I).

Citer ce document / Cite this document :

Gerschheimer Gerdi, Vincent Brice. L'épée inscrite de Boston (K. 1048, 1040-41 de notre ère). In: Arts asiatiques, tome 65, 2010. pp. 109-120;

doi : https://doi.org/10.3406/arasi.2010.1708

https://www.persee.fr/doc/arasi_0004-3958_2010_num_65_1_1708

Fichier pdf généré le 08/11/2019

Gerdi Gerschheimer et Brice Vincent

L'épée inscrite de Boston (K. 1048, 1040-41 de notre ère)

Parmi les pièces présentées en 1982 dans le catalogue *Asiatic Art in the Museum of Fine Arts, Boston* figure une épée courte en bronze inscrite de deux lignes en vieux khmer[1] **(fig. 1)**. La notice propose une traduction de l'inscription (voir *infra* note 10) selon laquelle l'épée a été offerte en 964 *śaka*, c'est-à-dire en 1042-43 de notre ère, quand Sūryavarman Ier (r. 1002-1050) régnait sur le Cambodge[2]. L'intérêt pour cet artéfact et son inscription a été renouvelé en 2004 par leur publication dans l'ouvrage consacré par Emma C. Bunker et Douglas Latchford à « l'Âge d'or de l'art khmer »[3]. Ils y donnent une lecture de l'inscription (sans traduction, mais avec une paraphrase partielle) proposée par le regretté Professeur Long Seam, sur la base d'une copie manuscrite[4]. Mais la date y est lue 862 *śaka* (940-941), sous le règne de Jayavarman IV. Cette épée dorée au mercure fournirait ainsi « the earliest *dated* evidence for the use of mercury-gilding in Cambodia. Mercury-gilding is present on numerous later Khmer artifacts produced during the eleventh century, but hard evidence for its use during the tenth century has been lacking »[5].

Fig. 1 : « Épée de Boston ». Provenance inconnue. 1040-41 de n. è. Bronze doré au mercure. L. 23 cm et l. 8 cm. MFA (68.289, Frederick L. Jack Fund), (photographie MFA).

L'inscription de l'épée de Boston avait été intégrée dès 1971 à l'inventaire des inscriptions du Cambodge sous le numéro K. 1048[6]. La date en avait été lue « 964 *śaka* », soit 1042-43 de n. è. Cette donnée s'appuyait sur une photographie assez nette de l'inscription que Jan Fontein, alors conservateur du MFA, avait envoyée en 1971 à Claude Jacques **(fig. 2)**. Ce dernier lui avait proposé, dans un courrier en date du 23 juin 1971, une lecture et une traduction de l'inscription, qui concordent dans les grandes lignes avec celles que nous proposons ici. C'est très probablement sur la base de cette lecture, ou sur celle que Son Soubert avait communiquée à Jan Fontein dans un courrier en date du 24 mai 1971, que le catalogue de 1982 a adopté la date de 964 *śaka*[7].

D'une longueur de 23 cm et large de 8 cm au niveau de la garde[8], l'épée a été réalisée par le procédé de fonte à la cire perdue, très vraisemblablement d'une seule pièce, puis entièrement dorée au mercure (Bunker & Latchford 2004, où l'objet est décrit avec précision). Il faut sans doute renoncer à l'espoir de jamais connaître son lieu d'origine : « Quoique la provenance exacte de notre poignard ne soit pas connue, j'ai obtenu, par hasard, quelques informations sur son origine. Il paraît que le poignard faisait partie d'une collection d'objets d'art d'un intérêt artistique assez modeste. Un marchand d'art à New York avait acheté la collection complète, mais quand les pièces arrivèrent à New York le poignard avait disparu. Quelques mois plus tôt nous l'avions acheté à Londres. (La possibilité de l'existence de deux poignards ne peut pas être rejetée sans question.) » (Jan Fontein, lettre datée de Boston, le 2 juin 1971, adressée à Claude Jacques). Aussi bien le catalogue de

* Nous remercions en particulier Claude Jacques, toujours prompt à partager ses données et ses connaissances, le Museum of Fine Arts de Boston (ci-après MFA), et Laura Weinstein, Ananda Coomaraswamy Curator of South Asian and Islamic Art du MFA, qui nous a généreusement ouvert ses archives.

1. Anonyme 1982, p. 199, notice n° 190. L'épée porte le n° d'inv. 68.289 (Frederick L. Jack Fund). – « Épée courte » semble être l'expression la mieux adaptée pour qualifier cet objet, qui a jusqu'à présent reçu plusieurs dénominations différentes dans les diverses publications le concernant. Voir *infra* p. 114.

2. C'est aussi la datation qui figure sur l'étiquette présentant actuellement (novembre 2010) l'épée au MFA : voir *infra* note 10.

3. Bunker & Latchford 2004, p. 344-345, notice n° 122. Sur cet ouvrage, voir le compte rendu de Baptiste & Zéphir (2004).

4. Pour la copie de l'inscription, voir aussi Bunker & Latchford 2008, p. 134 note 21 (cet ouvrage propose également, en p. 49, une photo de l'épée, tout comme Bunker 2008, p. 298, fig. 23.3). Laura Weinstein a bien voulu nous communiquer une copie d'un document manuscrit qui est assurément celui qui a été utilisé par Long Seam.

5. Bunker & Latchford 2004, p. 344 [nos italiques] ; voir aussi Bunker 2008, p. 298 ; Bunker & Latchford 2008, p. 45.

6. Jacques 1971, p. 183.

7. Le courrier de Son Soubert, que nous a communiqué Laura Weinstein, est accompagné d'une lecture et d'une traduction française apparemment dues à Claude Jacques. La traduction diffère de celle proposée le 23 juin.

8. C'est sans doute à la suite d'une coquille que le catalogue de 1982 donne une longueur de 28 cm (Anonyme 1982, p. 199).

Persée creative commons BY: =

Illustration non autorisée à la diffusion

Fig. 2 : L'inscription K. 1048, (photographie MFA).

1982 donne-t-il prudemment la provenance comme étant « Cambodia or Thailand » (Anonyme 1982, p. 199). On ne voit pas sur quoi se fondent Jacques (1971, p. 183) d'une part, Bunker & Latchford (2004, p. 344) de l'autre, pour affiner cette donnée et proposer une origine, respectivement, en Thaïlande ou au Cambodge.

Texte

L'inscription de deux lignes (en fait une ligne et demie) qui figure sur l'un des plats de l'épée en explicite la destination. Tant la souplesse que la largeur et la profondeur des caractères qui la composent invitent à penser qu'ils ont été directement gravés sur le modèle en cire, avant la fonte de l'objet. Notre édition est fondée sur l'examen du cliché communiqué en 1971 à C. Jacques par le MFA (voir **fig. 2**)[9] :

(1) ***962 śaka ja[ṃ]nvan· loña 'yak·can·hvara ta mūla***
962 : *964* Jacques 1971, Anonyme 1982 : *862* Bunker & Latchford 2004.
ja[ṃ]nvan : *jamnvan* Bunker & Latchford 2004 (coquille : *jaṃnvan* dans l'éd. en car. khmers).

(2) ***ta kamrateṅ· jagat(a) treḥ***
jagat(a) : *jagat ta* Bunker & Latchford 2004. – Il est possible qu'il y ait un virāma sur le *t* de *jagat*. Il est par contre certain qu'il n'y a pas de *ta* après *jagat(a)*.
treḥ : *tre*... Bunker & Latchford 2004, où il est de surcroît proposé de restituer cet élément en *traibhūvaneśvara*.

Soit, dans la traduction que nous en proposons :

« 962 *śaka*, offrande de Loñ 'Yak (de) Canhvar, *mūla*, au Kamrateṅ Jagat (de) Treḥ. »[10]

9. Bunker & Latchford (2004, p. 344) publient le texte (en caractères latins et en caractères khmers). Nous indiquons les différences de lecture : elles s'expliquent en partie par le caractère défectueux de la copie manuscrite (cf. *supra* note 4) dont a disposé Long Seam.

10. Voici les traductions anglaises dont nous avons connaissance : « In the year 964 Śaka (A.D. 1042) Loñ Ayak Canhvar from the monastery of Kamratin Jagat Treh made this offering » (Anonyme 1982, p. 199) ; « In the year 964 Shaka (A.D. 1042), the Lon Ayak Canhvar from the sanctuary dedicated to the Sovereign of the Universe of Treh made this offering » (étiquette du MFA (cf. *supra* note 2)).

Fig. 3 : Tableau de numération khmère pour les chiffres 8 et 9 (Xe-XIIe siècles). (d'après Soutif 2008, ill. 13 p. 76).

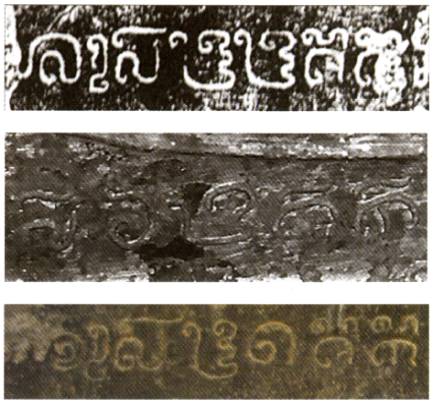


Fig. 4 : Détails de dates d'inscriptions contemporaines de K. 1048.
a. K. 292 (« Serment des fonctionnaires ») : 933 *śaka*.
b. K. 1048 : 962 *śaka*. (détail de la fig. 2)
c. K. 1198 : 931 *śaka*.

Date

Éliminons tout de suite la lecture du chiffre des unités comme un « 4 », manifestement erronée[11]. Le chiffre des dizaines est assuré, et le débat porte sur celui des centaines. Au vu du cliché publié ici **(fig. 2)**, il s'avère que la copie manuscrite dont disposait Long Seam était inexacte : le chiffre des centaines de K. 1048 ne peut être 8 **(fig. 3)**, et il est du même type que le chiffre des centaines dans des inscriptions telles que le fameux « serment des fonctionnaires » de Sūryavarman Ier ou K. 1198, du règne de ce même souverain **(fig. 4)**[12]. Il s'agit donc bien d'un 9, et nous sommes alors en 962 *śaka* (1040-41 de notre ère), quand règne au Cambodge Sūryavarman Ier.

La suite de l'inscription pose un certain nombre de problèmes d'interprétation : syntaxique avec les deux occurrences de la difficile particule *ta* ; sémantique avec le terme *mūła*, dont le sens est mal circonscrit ; sans compter les habituelles difficultés que présentent les anthroponymes ou les toponymes.

Donateur

Selon Bunker & Latchford, l'inscription nous apprendrait que « the king gave this dagger to Lon Ayak » (2004, p. 344). On ne voit cependant pas qu'aucun roi soit mentionné, et la séquence *jaṃnvan X ta Y*, jusqu'à plus ample informé, signifie « offrande / don de X à Y »[13]. Le donateur est donc un Loñ, « monsieur, le sieur » (Pou 2004, p. 422b, s. v. *loñ*), portant ce « title of an unidentified rank or function » (Jenner 2009, p. 513, s. v. *loñ*) extrêmement fréquent en khmer angkorien[14]. Il ne s'agit certainement pas d'un rang ou d'une fonction très élevé, et c'est peut-être là un des traits les plus intéressants de cette inscription de donation d'un objet, comparée aux autres épigraphes du même type, où les donateurs sont le plus souvent de haut rang (cf. *supra* note 13).

11. Bien que la distinction entre les chiffres 2 et 3 soit parfois délicate dans l'écriture khmère, il ne semble pas qu'il faille retenir ici la possibilité de lire un « 3 » plutôt qu'un « 2 ».

12. C'est l'occasion, incidemment, d'insister sur l'importance de reproductions de qualité (estampages ou photographies) des inscriptions, en particulier quand un examen direct de l'original n'est pas possible : le meilleur philologue ne peut guère aller bien au-delà des documents dont il dispose.

13. En voici quelques exemples, dans des épigraphes inscrites sur des objets en métal « mobiles » :
- *929 śaka* jaṃnvan *ka[ṃ]mrateṅa 'aña vraḥ cau* ta *vraḥ kaṃmrateṅa 'aña śivaliṅga thmo vraka* (...) : « 929 *śaka* : *don* du Kaṃmrateṅ 'Añ Vraḥ Cau *au* Vraḥ Kamrateṅ 'Añ Śivaliṅga (de) Thmo Vvak (...) » (K. 1218, inscription sur un vase en bronze, chez un antiquaire de Bangkok en 2006 ; texte et trad. dans Soutif 2009, p. 598).
- *1089 śaka vraḥ* jaṃnvan *vraḥ pāda kamrateṅa 'añ śrī tribhuvanādityavarmma[d]eva* ta *[ka]mrateṅa ja[g]ata chpara ransi* ; « 1089 *śaka* ; *offrande* royale de Sa Majesté le Kamrateṅ 'Añ Śrī Tribhuvanādityavarmadeva *au* Kamrateṅ Jagat (de) Chpar Ransi » (K. 1219, inscription sur un vase en bronze d'une collection privée à Bangkok ; texte et traduction dans Soutif 2009, p. 606).
- jaṃnvan *vraḥ kamrateṅ 'añ śrī vīrendrādhipativarmma* ta *kamrateṅ jagat śrīviresvara nā saṃvok ta 1109 saka* ; « *Offrande* de V. K. A. Śrī Vīrendrādhipativarman *au* K. J. Śrī Vīreśvara dans Saṃvok en 1109 ś. » (K. 1055.1, inscription sur un bol en bronze, trouvé sur le site n° 11 de Dong Sī Mahā Pot, conservé au musée de Prachin Buri [214/2524] ; texte et trad. d'après Cœdès, dans Boisselier 1972, p. 47).
- *1138 śaka vraḥ* jaṃnvana *vraḥ pāda kamrateṅa 'aña śri jayarmmadeva* ta *vraḥ lokeśvara* ; « 1138 *śaka*, *offrande* royale de Sa Majesté le Kamrateṅ 'Añ Śrī Jayavarmadeva [= Jayavarman VII] *au* vénérable Lokeśvara » (K. 1251, inscription sur un bol en argent conservé au musée national du Cambodge, Phnom Penh [*ga* 6906] ; texte et trad. dans Soutif 2009, p. 613).
- Voir aussi, dans ce même volume, l'inscription K. 1277 traitée par D. Soutif (p. 122).

14. Jenner 2009, très laconique sur *loñ*, précise seulement qu'il en connaît quatre cent vingt occurrences en khmer angkorien.

'Yak est un anthroponyme très commun en khmer angkorien (Jenner 2009 en connaît 32 occurrences). Comme pour nombre d'anthroponymes, une recherche exhaustive vaudrait d'être entreprise pour déterminer sa date d'apparition dans le corpus[15]. La fréquence même du nom propre est peut-être cause qu'on le spécifie parfois par un nom de lieu[16], comme c'est très probablement le cas ici : « Loñ 'Y. du Canal / de la Rigole / du Ru »[17].

La présence, après le « nom » du donateur, du relateur *ta* pourrait induire à croire que ce dernier introduit le donataire, le second *ta* servant alors à déterminer le terme qui précède : « don du Loñ 'Yak Canhvar au *mūla* de K. J. Treḥ ». Mais qu'est-ce qu'un *mūla* ? Le terme, importé du sanskrit *mūla*, est difficile[18]. Nous ne pensons pas, cependant, qu'il puisse signifier « monastery » ou « sanctuary », comme l'entendent le catalogue de 1982 ou l'étiquette du musée (cf. *supra* note 10), qui comprennent du reste d'une façon encore différente les deux *ta* de l'inscription (« don du Loñ Canhvar du *mūla* de K. J. Treḥ »). Restant dans l'hypothèse où le premier *ta* introduirait le donataire, on pourrait imaginer que *mūla*

Fig. 5 : *Yakṣa* (?) tenant une épée courte.
Reliefs intérieurs de la Terrasse du Roi lépreux, Angkor Thom (province de Siem Reap).
Fin du XIIe – début du XIIIe siècle (?). Grès.
(photographie B. Vincent 2010).

15. Il ne semble pas que le mot soit attesté dans des inscriptions antérieures au règne de Jayavarman V (r. 968-1000) – mais les portions khmères de bon nombre d'inscriptions de Koh Ker sont encore inédites... Toutefois, selon la partie angkorienne de K. 956 (Xe siècle ?), une Teñ 'Yak (l. 9, *IC* VII, p. 130) est supposée exister sous le règne de Jayavarman II, et une Teñ 'Yak (l. 60, *IC* VII, p. 132) sous celui de Yaśovarman Ier.

16. On a ainsi, dans les inscriptions de Banteay Priau datant du début du XIe siècle (voir *IC* III, p. 54 et suiv.), Vāp 'Yak sruk Pralāy dans K. 221S, l. 3 ; Vāp 'Yak Saṃgrāmapūra dans K. 221N, l. 9 ; Loñ 'Yak Nāgapūra et Vāp 'Yak Chdiñ Jrau [« V. 'yak de Chdiñ Jrau (" rivière profonde ") », *IC* III, p. 63] dans K. 222, l. 2 et l. 13.

17. Sur *canhvar*, voir Pou 2004, p. 157b et 605a ; Jenner 2009, p. 112-113 ; voir aussi *infra*.

18. Voici les équivalents qu'en proposent, respectivement, Saveros Pou (2004, p. 377a) et Philip N. Jenner (2009, p. 442) : « Racine, origine. Propriétaire, chef. Chef de "varṇa". Titre honorifique d'homme » ; « 1. *n.* Root; stock, butt. 2. *n.* Base, bottom, foot, sole; basis, ground, foundation. 3. *n.* Beginning, source, origin, genesis. 4. *n.* Stock (*of chattels*), force, store, fund, capital; substance, wealth, estate, property; worth, value. 5. *n.* Principal, chief, leader, leading member; landowner, landed proprietor ». (Nous ne tenons pas compte ici d'un second *mūl-mūla* enregistré par Jenner.)

b. Lame avec soie. « Siem Reap »
(province de Siem Reap).
Époque angkorienne. Fer, L. 36,5 cm et l. 4,6 cm.
MNC (*ga* 2527). (photographie MNC)

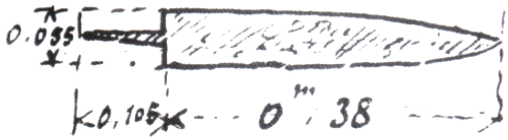
c. Fragment de lame avec son fourreau. Srah Srang, Angkor (province de Siem Reap). Époque angkorienne. Fer, L. 34,7 cm et l. 5,1 cm. MNC (*ga* 2678). (photographie : MNC)

a. Lame avec soie. Srah Srang, Angkor
(province de Siem Reap). Époque angkorienne.
Fer, L. 37,8 cm et l. 4 cm.
MNC (*ga* 2873.6). (photographie MNC)

f. Kapilapura (*JF*, 4, juin 1924, p. 191)

d. Fragment de lame. Terrasse du Roi lépreux,
Angkor Thom (province de Siem Reap).
Époque angkorienne. Fer, L. 22,2 cm et l. 4,3 cm.
MNC (*ga* 1217). (photographie MNC)

e. Khleang sud (*JF*, 2, mars 1920, p. 153)



g. Phnom Bakheng (*JF*, 7, janvier 1930, p. 298).

Fig. 6 : a-d. Épées courtes à lame large.
e-g. Croquis d'épées courtes ou de lames d'épées courtes provenant de la région d'Angkor (province de Siem Reap), (archives EFEO).

soit à prendre en son sens de « estate, property » : « don du Loñ 'Yak Canhvar au (*ta*) capital (*mūla*) du (*ta*) K. J. Treḥ ».

Mais on ne donne pas à un « capital » : on l'accroît. On doit donc considérer que c'est le second *ta* qui introduit le donataire, et que le premier *ta* introduit une détermination du donateur : « Loñ 'Y. C., qui est *mūla* », « principal » en un sens très général du mot. Dans l'attente de nouvelles enquêtes sur ce terme, rappelons celle que lui a consacrée Claude Jacques (1977-78, p. 1073-1075), d'où il ressort que *mūla* pourrait désigner ici « une sorte de fondé de pouvoir, gérant une propriété – un capital foncier – appartenant à sa propre lignée » (*ibid.*, p. 1074). C'est alors du contexte qu'il faut extraire le corrélatif implicite de ce terme : il s'agit probablement du capital foncier du sanctuaire de K. J. Treḥ, peut-être un temple de lignée.

Enfin, on ne saurait exclure la possibilité que nous signale Michel Antelme. Il est en effet étrange de spécifier l'anthroponyme *'Yak* par un terme générique tel que *canhvar* (voir *supra*) : de quel ru s'agit-il ? Il se pourrait bien que *ta mūla* soit ici à lire en un seul mot, *tamūla*, et soit le nom du *canhvar* en question ! Notre donateur serait alors le Loñ 'Yak du Canhvar Tamūla. Nous laissons aux linguistes le soin de déterminer quels pourraient être l'étymologie, le sens et les dérivés, en khmer moderne, de cet hapax (**tmūl*).

Donataire

Le donataire est donc le « K. J. Treḥ », une divinité appartenant à la catégorie maintes fois étudiée des Kamrateñ Jagat (« High Lord of the World »)[19]. La restitution – ou émendation – *traibhūvaneśvara* proposée, *via* Long Seam, par Bunker & Latchford (2004, p. 344) permettrait d'échapper au difficile mot *treḥ*. Elle est cependant improbable au vu du visarga (*ḥ*) clairement gravé après la syllabe *tre* (qui du reste ne peut être lue *trai*). Il semble par ailleurs très douteux, au vu des clichés dont nous disposons, que la seconde partie de la deuxième ligne ait jamais été inscrite.

Le terme *treḥ*, avec ses très probables variantes (*tareḥ*, *treh*), est extrêmement rare dans l'épigraphie, et son sens est mal établi[20]. En réalité, le « sens » de ce terme quand il n'est pas un nom propre nous importe peu dans le présent contexte[21] : il nous faut savoir s'il s'agit ici d'un anthroponyme (« le K. J. [appelé] Treḥ ») ou d'un toponyme (« le K. J. [de] Treḥ ») – et même cette différence est peut-être de peu d'importance. Un survol empirique de parallèles nous incite à privilégier la traduction « (de) Treḥ » : une étude détaillée de la nomination des K. J. reste à faire.

19. Jenner 2009, p. 28. Sur les Kamrateñ Jagat, cf., *ubi alia*, Cœdès 1961, Filliozat 1980 et Jacques 1994.

20. Mentionnons seulement les occurrences connues en vieux khmer, en attendant que des linguistes approfondissent la question : *treh* est le nom d'un esclave masculin (*vrā*) dans K. 149, l. 7 (VIIe siècle ; *IC* IV, p. 28) ; *ge dau* tareḥ *naraka*, dans K. 70 (Xe siècle), face B l. 9-10, est traduit « [qu'ils] errent dans les enfers » par Cœdès (*IC* II, p. 61, avec une note importante), « they shall elect the hells » par Jenner (2009, p. 217) ; enfin, le *khloñ vala thvāñ* treḥ *velā* de K. 598, face B, l. 24-25, premier témoin d'un bornage effectué le 25 mai 1006, que S. Pou rend par « le Khloñ vala de Thvāñ Treḥ Velā » (2001, p. 235), a été compris comme « le khloñ vala Th<p>vāñ, qui fixa l'heure propice » par Finot (1928, p. 77) ou « the commandant of Thvāñ, who determined the [propitious] hour » par Jenner (2009, p. 217).

21. Sur le sens des noms propres, voir Kleiber 1981.

Une reproduction d'épée courte

La forme générale et surtout les dimensions de l'objet étudié expliquent sans doute qu'il ait été identifié comme un « poignard » (*dagger*) dès son entrée dans les collections du musée de Boston, un qualificatif qu'il conservera par la suite. Cependant, en le comparant aux armes figurées sur les bas-reliefs de l'époque angkorienne, en particulier sur les grands ensembles des XIIe-XIIIe siècles (bas-reliefs d'Angkor Vat, du Bayon et de Banteay Chmar), certes plus tardifs mais d'une iconographie plus riche, il semble davantage à rapprocher de la catégorie des épées. George Groslier (1921, p. 91-92, fig. 55-A et E) et Michel Jacq-Hergoualc'h (1979, p. 41-42, 45, doc. 13.5-6) s'accordent pour reconnaître en elles des armes à double tranchant, généralement courtes et pointues, avec une lame plus ou moins large, représentée nue ou dans son fourreau, et une poignée diversement ornée. Ces épées auraient moins servi d'armes offensives que de marques d'honneur, au même titre que les parasols, étendards, éventails ou encore enseignes, aussi figurés sur les bas-reliefs. Elles se retrouvent ainsi entre les mains de chefs militaires, tout en étant des insignes de la dignité royale.

D'autres exemples encore d'épées, toujours courtes mais de différentes formes, sont sculptés en plus grand format sur les haut-reliefs décorant les parements de la Terrasse du Roi lépreux (extérieurs et intérieurs) et du Grand bassin du Palais Royal, à Angkor Thom. L'une d'entre elles, tenue par un *yakṣa*, doit particulièrement retenir notre attention : même si elle n'a pas été conservée dans sa totalité – sa poignée est brisée –, elle se distingue par une lame quasi identique à celle de l'épée de Boston. Celle-ci est large et à deux tranchants, séparés par une crête médiane, et se rétrécit légèrement dans sa partie centrale avant de se terminer en pointe (**fig. 5** ; voir aussi Roveda 2005 : fig. 5.17). Une similitude de forme existe donc, mais une estimation approximative de la taille de cette épée sculptée lui donnerait toutefois une longueur comprise entre 35 et 40 cm, soit largement supérieure à celle de l'objet étudié. Cette simple observation laisserait penser que l'épée de Boston ne serait en réalité qu'une reproduction en taille réduite d'une de ces épées courtes, essentiellement documentées par des sources narratives.

Pour la plupart inédits, quelques exemples d'épées courtes angkoriennes ont néanmoins été mis au jour au Cambodge[22]. Plusieurs d'entre elles proviennent, en particulier, de la région d'Angkor : certaines sont conservées au musée national du Cambodge à Phnom Penh, alors que d'autres ne sont connues que par la documentation archéologique, où elles apparaissent sous le nom de « glaives ». Seule leur lame en fer a été conservée, entière – avec leur soie et éventuellement leur poignée – ou fragmentaire. Celle-ci est toujours à double tranchant symétrique, avec une longueur généralement comprise entre 35 et 40 cm pour une largeur d'environ 4 à 5 cm (**fig. 6a-g**)[23]. Un second type d'épées courtes serait également attesté, même si là encore il n'est

22. Seule une étude typologique sommaire est ici proposée, sans qu'une recherche systématique n'ait été faite dans le vocabulaire propre au vieux khmer pour retrouver des termes correspondant aux différents types identifiés.

23. Sept pièces au total ont été répertoriées : quatre se trouvent à Phnom Penh (*ga* 1217 [Terrasse du Roi lépreux], *ga* 2527 [« Siem Reap »], *ga* 2678 [Srah Srang] – la seule publiée, mais sans illustration, dans Courbin 1988, p. 24, « un glaive dans son fourreau de fer » – et *ga* 2873.6 [Srah Srang]) ; trois autres sont connues par plusieurs notices et croquis des *Journaux de fouilles* (*JF*, 2, mars 1920, p. 153 [Khleang sud], « un glaive très abîmé par la rouille. La lame à 2 tranchants avec nervure médiane a dans sa partie la plus large 0^m05 de largeur ; la poignée ronde également en fer mesure environ 0^m035 de diamètre », voir aussi *BEFEO* 20/4 [1920], p. 220 ; *JF*, 4, juin 1924, p. 191 [Kapilapura], « une lame rongée par la rouille en forme de glaive », voir aussi *RCA*, juin 1924 ; *JF*, 7, janvier 1930, p. 298 [Phnom Bakheng], « une lame de glaive très rouillée 0^m38 de longueur sur 55 millimètres de plus grande largeur »). Une autre épée du même type est, en outre, conservée à Phnom Penh, mais malheureusement non documentée et donc sans provenance connue (*ga* 1226). Enfin, tant par sa forme que par ses dimensions, une épée en fer mise au jour lors des fouilles du site de Prei Monti, toujours dans la région d'Angkor, s'inscrit, elle aussi, dans cette catégorie (Pottier 2007, p. 15).

Fig. 7 : Reproductions d'épées courtes : attributs de statue ou armes votives (?).

a. Phnom Bayang (province de Takeo). XIIe-XIIIe siècle. Bronze, L. 23 cm. MNC (*ga* 5605). (photographie MNC)

b. Provenance exacte inconnue (région d'Angkor ?). Époque angkorienne (?). Bronze et fer, L. 14 cm. MNC (*ga* 2353). (photographie MNC)

c. Provenance exacte inconnue (province de Surin ?). Époque angkorienne (?). Bronze et fer, L. 14,5 cm. Musée national de Surin (45/2544). (photographie B. Vincent 2010)

représenté que par quelques exemples, certes mieux conservés, issus de collections muséales et privées. Par rapport aux pièces précédemment décrites, celles-ci sont plus courtes, entre 30 et 35 cm de long au total, avec une lame en fer également à double tranchant mais plus effilée ainsi qu'une poignée en bronze cylindrique que complète un pommeau[24].

L'épée de Boston correspondrait par sa forme au premier type d'épées courtes à lame large. Cependant, tant la taille de cet objet que le matériau précieux dont il est constitué – le bronze, lui-même doré – confirment clairement qu'il n'a jamais été fonctionnel[25]. Il en serait de même pour une autre épée courte en bronze, elle aussi de taille réduite mais plus tardive (XIIe-XIIIe siècle), découverte dans le sud du Cambodge, au Phnom Bayang, et aujourd'hui conservée au musée de Phnom Penh (*ga* 5605 ; **fig. 7a**)[26]. Enfin, il faudrait rapprocher de ces dernières deux autres pièces du même type – leur lame, partiellement conservée, est toutefois en fer – : l'une se trouve aussi à Phnom Penh (*ga* 2353 ; **fig. 7b**), l'autre au musée national de Surin (45/2544 ; **fig. 7c**). Ces quatre épées répondaient sans doute à une même fonction qu'il reste encore à déterminer.

Attribut de statue ou arme votive ?

Jean Boisselier avait déjà proposé d'identifier l'épée du Phnom Bayang non pas comme une arme, mais comme un attribut mobile de statue, une hypothèse qui pourrait également être envisagée pour l'épée de Boston. Encore reste-il à déterminer de quelle divinité elle était l'attribut. En se fondant sur des témoignages plus ou moins contemporains, tant épigraphiques qu'iconographiques, le choix porte sur plusieurs d'entre elles, même si le dieu Viṣṇu reste sans doute à privilégier. En effet, si le disque, la conque, la massue et la Terre comptent parmi ses attributs traditionnels, l'épée (sanskrit *khaḍga*[27]) est, elle aussi, parfois portée par la divinité (Bhattacharya 1961, p. 103-104, 107). Viṣṇu apparaît par exemple avec une épée dans sa main supérieure droite, alors que sa main supérieure gauche tient le disque et ses mains inférieures le serpent Vāsuki, sur le fameux bas-relief représentant le Barattage de l'Océan à Angkor Vat (galerie est, aile sud ; voir Roveda 2005, fig. 4.1.40)[28]. Plusieurs illustrations de la légende de Kṛṣṇa, aspect le plus souvent représenté de Viṣṇu, ont également fourni l'occasion de figurer le dieu armé d'une épée. Ainsi en est-il de la scène du meurtre de Kaṃsa, représentée pour la première fois sur l'un des frontons du temple de Banteay Srei (bibliothèque nord, fronton ouest ; voir Roveda 2005, fig. 4.2.96)[29]. En outre, un épisode, tiré cette fois-ci du *Mahābhārata*, le Kirātārjunīya, a été illustré sur un des petits panneaux sculptés en bas-relief du Baphuon (*gopura* II ouest, aile sud, face ouest) et montre Arjuna recevant l'arme *pāśupata* – ici une épée – de Śiva, debout sur un piédestal (Ly Boreth 2003, p. 137, fig. 8 ; voir aussi Roveda 2005, p. 168). Il s'agit là toutefois d'un cas à part où l'épée ne constitue pas à proprement parler un attribut du dieu. En gardant à l'esprit l'hypothèse de J. Boisselier, une autre divinité à retenir serait, en revanche, Durgā Mahiṣāsuramardinī (la « Destructrice du démon buffle »), toujours figurée à plusieurs bras avec souvent une épée dans l'une de ses mains. Si la plupart des images en ronde-bosse de la déesse sont préangkoriennes, cette divinité continue d'être représentée, mais essentiellement sur des bas-reliefs, à l'époque angkorienne (Bhattacharya 1961, p. 91-92). Il convient de citer, une nouvelle fois, le temple de Banteay Srei et un de ses célèbres frontons, où est sculptée une Durgā Mahiṣāsuramardinī à huit bras, qui porte, entre autres armes, une épée dans sa main supérieure droite (*gopura* I ouest, fronton ouest ; voir Roveda 2005, fig. 4.5.94)[30].

24. Ces caractéristiques morphologiques expliquent sans doute les différentes dénominations qu'ont reçues ces pièces qu'il semble pourtant possible de classer dans cette même catégorie des épées courtes. L'une d'entre elles est aujourd'hui conservée au musée de Phnom Penh ([*ga* 4793] Marchal 1939, p. 144, « sabre » ; Boisselier 1966, p. 343, « épée ») ; deux autres sont au musée Guimet (MA 5986-5987 ; Baptiste & Zéphir 2008, p. 366-367, notice n° 113, « poignards ») ; enfin, une dernière se trouve dans une collection privée américaine (Bunker & Latchford 2004, p. 346-347, notice n° 123, « short sword »). Ce second type d'épées courtes est à différencier des couteaux angkoriens, dont la lame est, elle aussi, en fer mais plus courte. Une première étude de ces couteaux a été récemment menée par Pierre Bâty (2007), à partir de plusieurs spécimens découverts lors des fouilles de l'aéroport de Siem Reap, à Angkor, et datés des XIe-XIIe siècles.

25. L'identification de la pièce comme un « poignard cérémoniel » ou « rituel » (*ceremonial dagger*), proposée par l'étiquette du MEA et dans Anonyme 1982 (p. 199), est donc à écarter.

26. *BEFEO* 36 (1936), p. 626, pl. C-B ; Boisselier 1966, p. 337-338, 343 ; Jacq-Hergoualc'h 1979, p. 45 ; Dalsheimer 2001, p. 280, notice n° 162 ; Bunker & Latchford 2004, p. 344, n. 4.

27. Nous devons surseoir ici à une enquête sur les divers termes sanskrits ou khmers désignant des armes blanches.

28. Une épée pourrait également être identifiée parmi ses attributs sur d'autres images en pierre de la divinité, même s'il est souvent possible de la confondre avec une massue levée. Kamaleswar Bhattacharya (1961, p. 104, 107) pense, en revanche, pouvoir la reconnaître sur plusieurs images en bronze de Viṣṇu – malheureusement fragmentaires – publiées dans Cœdès 1923, p. 22-24, pl. 3-2, 4-2 et 5-1.

29. Pour d'autres représentations angkoriennes de Kṛṣṇa armé d'une épée, voir aussi Roveda 2005, fig. 4.2.99 (Angkor Vat : tour centrale, face est, fronton inférieur) et 4.2.107 (Angkor Vat : pavillon d'angle nord-ouest, mur sud).

30. Il ne faut pas non plus oublier l'iconographie bouddhique khmère et, en particulier, les premières images tantriques des Xe-XIe siècles, où l'épée compte parfois parmi les attributs de Vajrapāṇi, ou peut-être de Vajrin, une figuration précoce de Hevajra. De telles représentations d'épées – ou, tout du moins, de ce qu'il semble raisonnable d'identifier comme des épées – apparaissent, notamment, sur deux stèles bouddhiques (« caitya »), où Vajrapāṇi/Vajrin est sculpté sur l'une des faces à côté d'autres divinités : la première stèle est conservée au musée Guimet ([MG 17487] Jessup & Zéphir 1997, p. 242-244, notice n° 59 ; Baptiste & Zéphir 2008, p. 183-185, notice n° 52), la seconde au musée national de Bangkok (Woodward 2007, p. 77-78, fig. 4-6). Par ailleurs, l'épée est également un attribut du *bodhisattva* Lokeśvara, mais seulement dans sa forme « irradiante », qui ne se développe qu'au cours du règne de Jayavarman VII (r. env. 1181-1218), vraisemblablement dans les années 1190. Il porte notamment cet attribut dans sa main inférieure gauche sur deux des fameux bas-reliefs le représentant à Banteay Chmar (Boisselier 1965, p. 77-78, fig. 2-3). Il en est de même pour une série d'images en bronze, dont les mains et les attributs ont été préservés : une est conservée au Palais Royal de Phnom Penh (Cœdès 1923, p. 46-47, pl. 32) ; une autre au musée Guimet (MA 5940 ; Baptiste & Zéphir 2008, p. 286-287, notice n° 84) ; enfin, trois autres statues, dont une seule a été publiée (Bunker & Latchford 2004, p. 278-281, notice n° 96), font partie de collections privées.

Outre celle d'attribut mobile, une autre fonction est également envisageable pour l'épée de Boston. Il n'est pas évident, en effet, que celle-ci ait été nécessairement portée par une statue, qu'elle ait été en pierre ou en bronze. Peut-être a-t-elle simplement été déposée à proximité de cette image de culte comme objet votif, ou encore offerte au Kamrateṅ Jagat mentionné dans l'inscription qu'elle porte et conservée parmi le mobilier de son sanctuaire. De telles offrandes d'armes faites à des divinités sont bien attestées dans l'épigraphie khmère. Un exemple parmi d'autres est donné par l'inscription K. 1198, rédigée en sanskrit et en vieux khmer et datée du règne de Sūryavarman Ier, soit contemporaine de l'épée de Boston (voir *supra* fig. 4). Entre autres donations, elle mentionne notamment l'offrande par le Vraḥ Kaṃsteṅ 'Añ Śrī Lakṣmīpativarma de deux épées (vieux khmer *khān*) au V. K. 'A. Śivaliṅga [Śiva] et de deux autres encore au dieu Nārāyaṇa [Viṣṇu] (B, l. 34, 35 ; texte et trad. dans Pou 2001, p. 246, 251). Plusieurs exemples d'armes clairement votives sont, en outre, connus pour l'époque angkorienne, tel le fameux arc accompagné de sa flèche du musée Guimet (MA 5990-5991) : à la fois en bronze et en fer, il est, lui aussi, de taille réduite – par rapport aux arcs de combat des bas-reliefs – et daterait de la première moitié du XIIe siècle (Le Bonheur 1994, p. 93-94 ; Baptiste & Zéphir 2008, p. 368, notice no 114).

Un bronze doré au mercure : héritages et pratiques (VIe/VIIIe – XIe siècles)

L'épée de Boston a été examinée au Scientific Research Laboratory du MFA en mars-avril 1969 et l'analyse de sa surface par spectrométrie d'émission atomique (AES) a permis d'identifier des faibles traces d'or et surtout de mercure[31]. Celles-ci indiquent qu'une dorure au mercure, aussi dite à l'amalgame de mercure, a été appliquée sur le bronze lors du travail de finition.

E. Bunker & D. Latchford ont mis en parallèle ce résultat avec la date proposée par Long Seam (862 *śaka*, soit 940-41 de n. è.) pour faire de l'épée de Boston le premier bronze khmer doré au mercure clairement daté (voir *supra* p. 109). Selon ces mêmes auteurs, elle serait, en outre, à considérer comme l'une des preuves de la « popularité » qu'aurait connue cette technique de dorure sous le règne de Jayavarman IV (r. 921-41 de n. è.)[32]. Seuls deux autres bronzes dorés au mercure et datés sur critères stylistiques de la même période, soit du style dit de Koh Ker (env. 921-45 de n. è.), confirmeraient toutefois cette hypothèse : une divinité féminine sans provenance connue conservée au musée Guimet (MA 2239)[33] et une tête fragmentaire de Garuḍa, elle aussi sans contexte archéologique, issue d'une collection privée[34]. Enfin, toujours à partir des trois mêmes exemples, E. Bunker & D. Latchford ont proposé de voir dans cette pratique de la dorure au mercure sous le règne de Jayavarman IV une possible influence d'artisans khmers provinciaux ou même d'artisans chams, tous venus travailler dans la nouvelle capitale du souverain, Chok Gargyar / Liṅgapura (moderne Koh Ker)[35]. Cependant, outre les deux derniers bronzes mentionnés – l'épée de Boston, plus tardive, est évidemment à exclure de ce « groupe » –, aucune preuve historique ni témoignage archéologique ne viennent à l'appui de cette nouvelle hypothèse.

Il convient néanmoins de s'accorder avec ces auteurs pour reconnaître le hiatus existant – tout du moins en l'état actuel des recherches – entre l'apparition des premiers bronzes khmers dorés au mercure, sans doute entre le VIe et le VIIIe siècle, et l'usage renouvelé dont cette technique de dorure commencerait à faire l'objet à partir de la première moitié du Xe, ce qu'attestent seulement deux pièces datées du style de Koh Ker, comme nous venons de le voir. Rappelons également que les premiers bronzes khmers dorés au mercure ne sont guère plus nombreux. Parmi eux se trouve un about de hampe en forme de *yakṣa* (?), peut-être du VIe siècle, qui provient des environs de Trà Vinh, dans le sud du Vietnam, et se trouve aujourd'hui au musée Guimet (MG 18318 ; Baptiste & Zéphir 2008, p. 85-87, notice no 24 ; voir aussi Bunker & Latchford 2004, p. 435 ; Bunker 2008, p. 297-298 ; Bunker & Latchford 2008, p. 27). Un autre exemple est fourni par une statue de Skanda, sans doute légèrement plus tardive (VIIe-VIIIe siècle). Issue d'une collection privée, elle serait, elle aussi, originaire du Vietnam (Bunker & Latchford 2004, p. 65-67 [notice no 13], 435 ; Bunker 2008, p. 297-298 ;

31. Aucune valeur quantitative n'est toutefois donnée dans le rapport d'analyse, qui n'indique pas non plus la localisation précise des mesures (archives du Scientific Research Laboratory du MFA). Par ailleurs, contrairement à ce qui est affirmé dans Bunker & Latchford 2008 (p. 45, n. 21), l'objet n'a jamais été analysé par fluorescence X (XRF).

32. « Enhancing bronze objects by amalgam gilding appears to have been quite popular during the reign of Jayavarman IV » (Bunker & Latchford 2008, p. 45).

33. Baptiste & Zéphir 2008, p. 152-153, notice no 44. La restauration de cette statuette en 1999 a été l'occasion de mettre en évidence au niveau de sa surface de très importants vestiges de dorure, qui témoigneraient en faveur d'une dorure au mercure. En revanche, elle n'a jamais fait l'objet d'analyse par XRF, ce qu'ont pourtant suggéré E. Bunker & D. Latchford (Bunker 2008, p. 298 ; Bunker & Latchford 2008, p. 45, n. 22). Il est, en outre, possible de se demander à quelle date a été réalisée cette dorure. La statuette présente, en effet, la particularité d'être constituée d'un alliage à base de cuivre à très forte teneur en argent (19 %), sans doute obtenu pour donner une coloration brillante à sa surface (Bourgarit *et al.* 2003, p. 111, 118, 122, Appendix 2). Il serait ainsi envisageable que la dorure au mercure n'ait été appliquée que dans un second temps, à une date postérieure.

34. Bunker & Latchford 2004, p. 435, n. 29, fig. 17.3, où il est rappelé que Pieter Meyers, *Conservation Scientist* au Los Angeles County Museum of Art, a examiné la pièce et reconnu en surface une dorure au mercure ; voir aussi Bunker 2008, p. 298.

35. « Jayavarman IV *apparently* imported craftsmen from all over his kingdom and *perhaps even* from Champa to work at his capital. *It is tempting* to suggest that some of these imported craftsmen may have brought knowledge of amalgam gilding with them, as there is little evidence of its use in Khmer art during the ninth and tenth centuries until the Koh Ker period » (Bunker 2008, p. 298 [nos italiques]) ; voir aussi Bunker & Latchford 2004, p. 435.

Bunker & Latchford 2008, p. 27)[36]. Pour être complets, il faut encore mentionner une statue fragmentaire de Buddha debout, récemment redatée du VIIe siècle (Woodward 2010, p. 36, fig. 8) et conservée au musée national du Cambodge à Phnom Penh (*ga* 5412)[37]. Provenant du Vat Banon, dans l'ouest du Cambodge, elle relève sans doute d'une autre tradition technologique, qui aurait été toutefois contemporaine de celle plus méridionale représentée par les deux premières pièces.

Toujours à propos des premiers bronzes khmers dorés au mercure, il est intéressant de rappeler que plusieurs raisons laissent penser que le transfert de cette technique de dorure vers le Cambodge ancien aurait résulté d'une influence du monde technologique chinois. Comme l'a récemment suggéré Paul Jett (2010a, p. 86 ; 2010b, p. 51), il se pourrait, en effet, que les premiers bronzes chinois dorés au mercure « importés » en pays khmer, à dater des IVe-VIIe siècles, aient joué un rôle dans ce transfert technologique. Parmi les quelques exemples connus, tous sont bouddhiques. Louis Malleret signale, le premier, une statuette de Buddha adossé dorée au mercure, où « il subsiste des traces étendues de métal précieux » (1960, p. 201 notice n° 431, pl. 84-1 ; voir aussi Bunker 2008, p. 301). Découverte dans la région d'Oc Eo, dans le sud du Vietnam, celle-ci se trouve aujourd'hui au musée d'Histoire du Vietnam de Hô Chi Minh-Ville. Vraisemblablement de même origine, une autre statuette conservée au sein de ce musée et figurant cette fois-ci un *bodhisattva* présente, quant à elle, de simples « traces de dorure » (Malleret 1960, p. 208 notice n° 434], pl. 4-3 ; voir aussi Jett 2010b, p. 51). Elle aussi aurait été toutefois dorée au mercure. Il est, en effet, possible de la rapprocher d'une statuette de *bodhisattva* très similaire, qui a été récemment mise au jour avec un autre bronze chinois dans la région de Kompong Cham, dans l'est du Cambodge. Or, selon P. Jett (2010a, p. 83, 86, fig. 38, 38a, 38b, 39 ; 2010b, p. 51, fig. 6-7 ; voir aussi Bunker 2008, p. 301), ces deux pièces, entrées depuis dans les collections du musée de Phnom Penh (*ga* 6942 [*bodhisattva*] et 6943 [gardien]), ne pourraient être autre chose que des bronzes dorés au mercure. Comme le souligne cet auteur, la dorure au mercure constitue en effet, à partir du IIe siècle, un des traits caractéristiques des premiers bronzes bouddhiques chinois.

Par ailleurs, si seuls deux exemples de bronzes khmers dorés au mercure sont attestés dans la première moitié du Xe siècle, cette technique de dorure serait, en revanche, mieux documentée à partir du siècle suivant. La datation ici proposée pour l'épée de Boston (1040-41 de n. è.) semble donc davantage en accord avec l'histoire des techniques telle qu'elle nous est connue pour le XIe siècle. De cette époque date, notamment, une série de statues en bronze – dont certaines monumentales –, toutes attribuables au style du Baphuon (env. 1010-80 de n. è.), qui se caractérisent par d'importants vestiges de dorure visibles au niveau de leur surface et témoignant, là encore, en faveur d'une dorure au mercure. Plusieurs de ces pièces sont déjà citées dans Bunker & Latchford 2008 (p. 45, 56, fig. 4.17, 4.19, 4.21a-b)[38]. La question d'une dorure au mercure pourrait, en outre, se poser pour d'autres statues de même tradition stylistique dont la surface présente ou a présenté des traces de dorure, certes plus réduites[39]. Enfin, il n'est pas inutile de rappeler que, parmi toutes les pièces de cette série, une seule a fait l'objet d'analyses – très certainement par XRF – dont les résultats ont montré des traces de mercure en divers endroits : il s'agit d'une divinité féminine conservée au Cleveland Museum of Art (1982.51), dont le diadème-couronne, le *sampot* et tous les éléments de parure ont été dorés au mercure (Strahan & Maines 2000, p. 199, n. 2, cité dans Bunker & Latchford 2004, p. 241-243, notice n° 83)[40].

En se fondant essentiellement sur des critères stylistiques, plusieurs historiens de l'art ont avancé l'hypothèse d'une même école de bronziers, qui aurait produit l'ensemble de cette statuaire[41]. Attestée dès les

36. Le premier bronze a été analysé par PIXE (*Particle Induced X-Ray Emission*) et alors identifié comme un bronze doré au mercure (Bourgarit *et al.* 2003, p. 116, Table 5). L'analyse du second par XRF – pourtant réalisée en divers endroits (front, poitrine et ventre) – n'a pas permis, en revanche, d'observer des traces de mercure au niveau de sa surface. L'examen de celle-ci a néanmoins laissé penser à une dorure à l'amalgame de mercure (rapport d'analyse du 16 juin 2003, archives du Department of Conservation and Scientific Research des Freer & Sackler Galleries).

37. Souvent oubliée, cette statue a pourtant fait l'objet d'une analyse par XRF, qui a bien révélé en plusieurs endroits (dos, ceinture et vêtement) la présence de mercure (Bourgarit *et al.* 2003, p. 116, Table 5).

38. Il s'agit du Hevajra de Banteay Kdei, conservé au musée de Phnom Penh (*ga* 5331) ; de la divinité masculine (Nandikeśvara ou Śiva ?) du Prasat Kamphaeng Yai, conservée au musée national de Phimai ; enfin, de deux autres divinités masculines (Śiva ?), respectivement conservées à la National Gallery of Australia de Canberra (80.874) et au Metropolitan Museum of Art de New York (1988.355). À ces dernières, il est également possible d'ajouter la divinité masculine (Śiva ?) du Phnom Bayang, elle aussi conservée à Phnom Penh et récemment republiée (Woodward 2010, p. 50-51, fig. 20, 20a ; Guy 2010, p. 103, 106, fig. 51 ; voir aussi *BEFEO* 36/2 [1936], p. 626, pl. 99, où Henri Mauger décrit déjà la pièce comme « une statue en bronze sur laquelle subsistent encore de nombreuses traces de dorure »).

39. Il en est ainsi pour le fameux Viṣṇu Anantaśāyin du Mebon occidental, dont le buste et plusieurs autres fragments sont conservés au musée de Phnom Penh (*ga* 2084, 2988.1, 2988.3-11 et 5387 ; Bunker & Latchford 2008, p. 45, fig. 4.18, 4.20). Au moins deux autres statues seraient également à retenir : le Śiva du Vat Por Leboeuk, lui aussi conservé à Phnom Penh en plusieurs fragments (*ga* 2726-2731 ; voir fiches DCA n° 4838a, « dorure presque entièrement détruite » ; et 4838b-d, « quelques fragments de dorure ») ; et une divinité masculine (Viṣṇu ?) du musée Guimet (MA 1339 ; voir Baptiste & Zéphir 2008, p. 204-205, notice n° 59, « Bronze, traces de dorure »).

40. En revanche, si la divinité masculine du Prasat Kamphaeng Yai a bien été analysée (voir Warângkhana Îamkao 1992, p. 37-38), aucune trace de mercure n'a été mise en évidence, contrairement à ce qui est avancé dans Bunker 2008, p. 299. Il ne faut pas non plus oublier la divinité masculine du musée Guimet (MA 1339), dont la surface a été, elle aussi, analysée – par PIXE –, sans que des traces suffisantes de mercure aient été toutefois identifiées, ce qui ne veut pas dire pour autant que la statue n'était pas dorée au mercure (Bourgarit *et al.* 2003, p. 116, Table 5).

41. Une liste plus ou moins exhaustive de ces statues a d'abord été donnée dans Felten & Lerner 1989, p. 224-227 ; voir aussi Woodward 2003, p. 127-128 ; Bunker & Latchford 2004, p. 211-212 ; Baptiste & Zéphir 2008, p. 204-205 ; Bunker & Latchford 2008, p. 56 ; Woodward 2010, p. 50-51 ; Guy 2010, p. 106.

années 1040, celle-ci aurait participé à la politique édilitaire du souverain Udayādityavarman II (r. 1050-1066 de n. è.), son activité se prolongeant encore jusqu'aux années 1180 et au-delà. Au vu du caractère mobile de ces images – à l'exception notable du Viṣṇu du Mebon occidental –, aucun consensus n'a toutefois été trouvé quant à la localisation du ou des ateliers de bronziers correspondant à cette production. D'autres critères, notamment techniques, seraient certainement à prendre en compte pour identifier une telle école ou de tels ateliers et la technique de la dorure au mercure, au même titre que celle – souvent citée – des incrustations, pourrait constituer l'un d'entre eux.

Avec l'épée de Boston, un nouvel exemple de bronze khmer doré au mercure, analysé et clairement daté, peut désormais être ajouté à cette production du XIe siècle, qui a dû fournir également pour les divers sanctuaires du royaume angkorien tout un ensemble d'objets rituels en bronze, dont seule une infime partie nous est malheureusement connue.

Gerdi Gerschheimer
& Brice Vincent[42].

42. Gerdi Gerschheimer est directeur d'études à l'École pratique des hautes études ; Brice Vincent est doctorant à l'université de Paris 3 – Sorbonne Nouvelle.

Bibliographie

Archives

DCA Dépôt de la Conservation d'Angkor. Fichier d'inventaire. Paris : Archives de l'École française d'Extrême-Orient.

JF, 1909-1955 : *Journaux de fouilles*. Paris, Archives de l'École française d'Extrême-Orient.

RCA, 1908-1973 : *Rapports de la Conservation d'Angkor*. Paris, Archives de l'École française d'Extrême-Orient.

Littérature secondaire

Anonyme [Jan Fontein *et al.*], 1982 : *Asiatic Art in the Museum of Fine Arts, Boston*. Boston (Mass.), Museum of Fine Arts.

Baptiste Pierre & Zéphir Thierry, 2004 : Compte rendu de Bunker & Latchford, *Arts asiatiques* 59, p. 182-184.

— 2008 : *L'art khmer dans les collections du musée Guimet*. Paris, Réunion des musées nationaux.

Bâty Pierre, 2007 : « Les couteaux angkoriens de Trapeang Thlok et de Prasat Trapeang Ropou », *BEFEO* 94, p. 95-110.

Bhattacharya Kamaleswar, 1961 : *Les religions brahmaniques dans l'ancien Cambodge d'après l'épigraphie et l'iconographie*. Paris, EFEO (Publications de l'École française d'Extrême-Orient 49).

Boisselier Jean, 1965 : « Précisions sur quelques images khmères d'Avalokiteśvara. Les bas-reliefs de Bantay Chmàr », *Arts asiatiques* 11/1, p. 73-89.

— 1966 : *Asie du Sud-Est. I. Le Cambodge*. Paris, A. et J. Picard et Cie (Manuel d'archéologie d'Extrême-Orient).

— 1972 : « Travaux de la Mission archéologique française en Thaïlande (juillet-novembre 1966) », *Arts asiatiques* 25, p. 27-90.

Bourgarit David, Mille Benoît, Borel Thierry, Baptiste Pierre & Zéphir Thierry, 2003 : « A Millenium of Khmer Bronze Metallurgy: Analytical Studies of Bronze Artifacts from the Musée Guimet and the Phnom Penh National Museum », in Jett Paul (éd.), *Scientific Research in the Field of Asian Art: Proceedings of the First Forbes Symposium at the Freer Gallery of Art*. London, Archetype Publications, p. 103-126.

Bunker Emma C., 2008 : « Amalgam Gilding in Khmer Culture », in Bacus Elisabeth. A., Glover Ian. C. et Sharrock Peter D. (éd.), *Interpreting Southeast Asia's Past. Monument, Image and Text*. Singapore, NUS Press, p. 296-305.

Bunker Emma C. & Latchford Douglas [A. J.], 2004 : *Adoration and Glory: The Golden Age of Khmer Art*. Chicago, Art Media Resources.

— 2008 : *Khmer Gold: Gifts for the Gods*. Chicago : Art Media Resources.

Cœdès George [voir aussi *IC*], 1923 : *Bronzes khmèrs. Étude basée sur des documents recueillis par M. P. Lefèvre-Pontalis dans les collections publiques et privées de Bangkok et sur les pièces conservées au Palais Royal de Phnom Penh, au Musée du Cambodge et au Musée de l'EFEO*. Paris et Bruxelles, G. Van Oest (Ars Asiatica 5).

— 1961 : « Les expressions *vraḥ kamrateṅ añ* et *kamrateṅ jagat* en vieux-khmer », *Adyar Library Bulletin* 25, p. 447-460.

Cort Louise Allison & Jett Paul (éd.), 2010 : *Gods of Angkor: Bronzes from the National Museum of Cambodia*. Washington, University of Washington Press.

Courbin Paul, 1988 : « La fouille du Sras-Srang », in Dumarçay Jacques & Courbin Paul, *Documents graphiques de la Conservation d'Angkor 1963-1973*, Paris, EFEO (Collection de textes et documents sur l'Indochine 17), p. 21-44.

Dalsheimer Nadine, 2001 : *Les collections du musée national de Phnom Penh. L'art du Cambodge ancien* (avec une introd. de Bruno Dagens), Paris, EFEO/Magellan et Cie.

Felten Wolfgang & Lerner Martin, 1989 : *Thai and Cambodian Sculpture from the 6th to the 14th Centuries*. London, Philip Wilson Publishers.

Filliozat Jean, 1980 : « Sur le çivaïsme et le bouddhisme du Cambodge, à propos de deux livres récents », *BEFEO* 70, p. 59-99.

Finot Louis, 1928 : « Nouvelles inscriptions du Cambodge III. La stèle du Prâsàt Trapâñ Run », *BEFEO* 28/1, p. 58-80.

Groslier George, 1921 : *Recherches sur les Cambodgiens, d'après les textes et les monuments depuis les premiers siècles de notre ère*, Paris, A. Challamel.

IC 1937-66 : Cœdès George, *Inscriptions du Cambodge*, 8 vol., Hanoi/Paris, EFEO (Collections de textes et documents sur l'Indochine 3).

Guy John, 2010 : « Angkorian Metalwork in the Temple Setting: Icons, Architectural Adornment, and Ritual Paraphernalia », in Cort & Jett (éd.) 2010, p. 88-129.

Jacq-Hergoualc'h Michel, 1979 : *L'armement et l'organisation de l'armée khmère aux XIIe et XIIIe siècles d'après les bas-reliefs d'Angkor Vat, du Bâyon et de Banteay Chmar*. Paris, Presses universitaires de France (Publications du musée Guimet ; Recherches et documents d'art et d'archéologie 12).

Jacques Claude, 1971 : « Supplément au tome VIII des *Inscriptions du Cambodge* », *BEFEO* 58, p. 177-195.

— 1977-78 : « [Rapport sur les conférences de l'année 1976-77] », *Annuaire de l'EPHE, Section des sciences historiques et philologiques*, 1977-78, p. 1067-1080.

— 1994 : « Les *kamrateñ jagat* dans l'ancien Cambodge », dans Bizot François (dir.), *Recherches nouvelles sur le Cambodge* (Paris : EFEO), p. 213-225.

Jenner Philip N., 2009 : *A Dictionary of Angkorian Khmer*, Canberra, Pacific Linguistics, Research School of Pacific and Asian Studies, The Australian National University.

Jessup Helen I. & Zéphir Thierry (éd.), 1997 : *Angkor et dix siècles d'art khmer*, Paris, Réunion des Musées Nationaux.

Jett Paul, 2010a : « A Technical Study of the Kampong Cham Figure Group », dans Cort & Jett (éd.) 2010, p. 78-87.

— 2010b : « Buddhist Bronzes in Cambodia: A Newly Discovered Cache », *Orientations* 41/5, p. 48-52.

Kleiber Georges, 1981 : *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, [Metz], Centre d'analyse syntaxique de l'université de Metz (Recherches linguistiques 6).

Le Bonheur Albert, 1994 : « Activités du Musée national des Arts asiatiques – Guimet. Acquisitions. Asie du Sud-Est », *Arts asiatiques* 49, p. 93-96.

Ly Boreth, 2003 : « Narrating the Deaths of Drona and Bhurisravas at the Baphuon », *Arts asiatiques* 58, p. 134-137.

Malleret Louis, 1960 : *L'archéologie du delta du Mékong, II. La civilisation matérielle d'Oc-èo*, Paris, EFEO (PEFEO 43).

Marchal Henri, 1939, *Musée Louis Finot. La collection khmère*, Hanoi, EFEO.

Pottier Christophe (dir.), 2007 : *Mission archéologique franco-khmère sur l'aménagement du territoire angkorien (MAFKATA). Campagne 2007. Rapport*, Siem Reap, EFEO.

Pou Saveros, 2001 : *Nouvelles inscriptions du Cambodge II et III*, traduites et éditées, Paris, EFEO (Collection de textes et documents sur l'Indochine 22 et 23).

— 2004 : *Dictionnaire vieux khmer-français-anglais / An Old Khmer-French-English dictionary*, Paris/Budapest/Torino, L'Harmattan.

Roveda Vittorio, 2005 : *Images of the Gods. Khmer Mythology in Cambodia, Laos & Thailand*, Bangkok, River Books.

Soutif Dominique, 2008 : « Dénombrer les biens du dieu : étude de la numération du vieux khmer (VIe-XIIe siècles *śaka*) », *Siksăcakr* 10, p. 51-80 [version française], p. 172-206 [version khmère, trad. par Michel Antelme].

— 2009 : « Organisation religieuse et profane du temple khmer du VIIe au XIIIe siècle », 3 vol., thèse de doctorat (1er juillet 2009), Université Sorbonne nouvelle Paris 3.

Strahan Donna K. & Maines Christopher A., 2000 : « Lacquer as an Adhesive For Gilding on Copper Alloy Sculpture in Southeast Asia », dans Drayman-Weisser Terry (éd.), *Gilded Metals, History, Technology and Conservation*, London, Archetype publications, p. 185-201.

Warângkhana Îamkæo, 1992 : « Kân 'anurak pratimâkam samrit phop na Prâsât Sa Kamphæng Yai [Conservation of Bronze Sculpture from Prasat Kamphaeng Yai, Amphoe Uthumphon Phisai, Changwat Si Sa Ket] », *Silpakorn Journal* 35/4, p. 16-38.

Woodward Hiram W. J., 2003 : *The Art and Architecture of Thailand*, Leiden & Boston, E. J. Brill.

— 2007 : « The Karandavyuha Sutra and Buddhist Art in 10th-century Cambodia », dans Pal Pratapaditya (éd.), *Buddhist Art. Form & Meaning*, Mumbai, Marg, p. 70-83.

— 2010 : « Bronze Sculptures of Ancient Cambodia », dans Cort & Jett (éd.) 2010, p. 30-77.